

Les vieux de la vieille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 48

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les vieux de la vieille.

... le 26 novembre 1900.

Quel plaisir nous avons eu hier à Morges, mon cher *Conteur*! C'était le banquet des vétérans de 1870.

Il fait bon se retrouver de temps en temps, entre anciens camarades, pour évoquer les vieux souvenirs. Ma foi, quand ces souvenirs datent de trente ans, bien des choses ont changé depuis. Que de vides dans les rangs, que de dos voûtés, que de rides sur les visages, que de cheveux blancs sur les crânes ou que de crânes sans cheveux. Le premier moment est un peu pénible. La vieillesse et la mort sont deux de nos ennemis dont tous les coups portent. On a beau lutter vaillamment, les défaites détiennent le record; et pas moyen de désertier, pour qui en aurait envie. Il faut marcher au feu. Le mieux est donc d'en prendre bravement son parti. Serrons les rangs et vive la joie!

C'est ce que nous avons fait dimanche.

Nous étions 180 convives; 30 ou 32 officiers, colonels, majors, capitaines, etc., et 148 à 150 sous-officiers et soldats.

Des grands discours — très éloquentes, d'ailleurs, — je ne te dirai rien; cela regarde les grands journaux: Voici plutôt quelques souvenirs anecdotiques, échappés entre la poire et le fromage, et qui sans doute feront bien mieux ton affaire.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par notre cher commandant Baud, qui nous rappelait plaisamment sa rencontre avec les uhlands.

Une petite troupe de uhlands, en reconnaissance, franchit, sans s'en apercevoir, la frontière suisse et continuait de s'avancer.

Mais le commandant Baud était là, qui les reçut à la bayonnette. On ne badine pas à la guerre.

Après quelques mots d'explication, l'officier qui était à la tête des uhlands, s'adressant aux Suisses:

« Tiable! machor, fous défendez votre territoire d'une façon terrible! »

— Nous sommes là pour ça, répliqua fièrement notre commandant.

Et les cavaliers firent volte-face.

Un jour, les soldats du bataillon 50, cantonnés dans le Jura-Bernois, obtinrent l'autorisation de se baigner dans la rivière. C'était en août; il faisait une chaleur accablante.

Les jeunes filles d'un village voisin — elles passent, aujourd'hui encore, dit-on, pour très curieuses — venaient innocemment admirer les ébats de nos troupiers.

Le curé du village crut devoir intervenir auprès du commandant de bataillon. Celui-ci comprit, paraît-il, les raisons du vénérable ecclésiastique, car, dès le lendemain, un cordon de gardes, bayonnette au canon, défendait les baigneurs contre les regards indiscrets des curieuses Jurassiennes.

En 1870, notre organisation militaire laissait encore beaucoup à désirer et, dans la hâte de la mobilisation, bien des choses avaient été oubliées. Les aumôniers et les armuriers, entre autres, n'étaient pas en nombre suffisant. On ne peut pourtant s'en passer.

Le général Herzog télégraphie au Département fédéral: « Il manque aumôniers et armuriers; envoyez immédiatement. »

M. le pasteur de Perrot, aujourd'hui à Morges, reçoit l'ordre de se rendre à la frontière, en qualité d'aumônier du bataillon 50.

A Delémont, il se présente à l'état-major.

« Venez-vous comme aumônier ou comme armurier? » lui demande le colonel.

— Comme aumônier, monsieur.

— On ne dit pas: « monsieur »; on dit: « mon colonel! » Etes-vous catholique ou protestant?

— Protestant, monsieur, répond le jeune aumônier tout ému d'une telle réception.

— On dit: « mon colonel », encore une fois, et souvenez-vous-en! Eh bien, demi-tour droite, allez rejoindre le bataillon 50, à...!

M. de Perrot fut deux jours à chercher son bataillon, qui changeait chaque soir de cantonnement. Enfin, dans un village, il vit des soldats dont le képi portait le n° 50.

Un groupe de ces soldats l'apercevant, s'écrièrent joyeusement: « Voilà notre sacrificeur! »

Ce plaisant accueil fit oublier à M. de Perrot les rudesses du colonel.

Le colonel inspectait le bataillon 50.

— Qui est ce civil? demanda-t-il en désignant M. de Perrot, tout de noir habillé, coiffé d'un haut de forme et qui se tenait modestement à la queue du bataillon.

— C'est l'aumônier, répond le major.

— Aumônier, devant le front, commande le colonel. Pourquoi n'avez-vous pas votre uniforme?

— Mon colonel, on ne m'a pas encore indiqué quel doit être cet uniforme.

— Eh bien, il vous faut une casquette portant les galons de capitaine et une capote avec brides sur les épaules.

— Bien, mon colonel, j'y pourvois.

— Maintenant, reprit le colonel, vous n'êtes pas à votre place, à la fin de la colonne. Qui donc vous a donné l'ordre de vous mettre là?

— Je me suis placé là sans ordre, mon colonel, pensant pouvoir être utile aux malades, aux éclopés...

— Pas de ça; ce n'est pas là votre place. Allez à la tête du bataillon. Et que je ne vous revoie pas avec un gibus. Demi-tour, marche!

Tout interloqué, le pauvre aumônier fait demi-tour à gauche pour rejoindre sa place.

« Bon! exclame le colonel, le voilà qui fait demi-tour à gauche. On n'obtiendra jamais rien de ces gaillards-là. »

La guerre était terminée. Nos troupiers allaient rentrer dans leurs foyers. Tous les cœurs étaient contents.

On rassemblait les différents corps pour les inspections et la dislocation. Cinq bataillons, parmi lesquels le 50, étaient réunis.

Les cinq aumôniers de ces bataillons se demandaient avec anxiété lequel d'entre eux aurait l'honneur d'adresser à toutes ces troupes l'allocation finale, à laquelle les circonstances allaient donner une solennité toute particulière.

Ils se rendirent à ce sujet auprès du colonel.

« Capitaines, leur dit-il, avez-vous assisté à des théories sur les devoirs du soldat? »

— Oui, mon colonel, répondirent en chœur les cinq aumôniers.

— Alors, vous avez entendu que le soldat doit toujours être prêt?

Cinq oui répondirent à cette question.

— Eh bien, capitaines, allez et faites de même que le soldat.

Les cinq aumôniers suivirent les ordres du colonel, mais, comme il n'y eut, au dernier moment, qu'un seul appelé, il y eut « quatre sermons rentrés », ainsi que le dit plaisamment M. de Perrot. Et quels sermons! Les plus beaux peut-être que ces messieurs eussent jamais préparés. Et ces sermons sont encore là, attendant toujours une occasion. Viendra-t-elle? Espérons que non.

Tandis que M. de Perrot terminait son joyeux récit, mon voisin de table me glissa malicieusement à l'oreille: « Je suis sûr que c'est là le plus mauvais souvenir que ces messieurs les aumôniers aient gardé de l'occupation de la frontière. Qu'en dites-vous? »

— Hum!... peut-être bien.

Après M. de Perrot, vint le tour de M. Ceresole, qui ne fut pas moins amusant. Mais, ici, le *Conteur* doit céder la parole au volume, impatientement attendu, que va publier, sous le titre « *Voix et Souvenirs* », le spirituel pasteur de Blonay. On y retrouvera, entre autres, toutes les anecdotes qu'il a contées dimanche, à notre banquet. *Un vétéran de 1870.*

Travaux dans nos rues.

Les travaux de canalisation qui s'exécutent actuellement dans nos rues pour la pose des câbles destinés aux forces électriques du Rhône, nous rappelle un petit incident assez comique.

On sait — et nombre d'étrangers l'ont remarqué — qu'il n'y a guère de ville en Suisse où les rues soient si souvent fouillées et bouleversées qu'à Lausanne: tantôt on creuse pour la canalisation du gaz, pour le réseau souterrain des téléphones, tantôt pour les eaux de Bret ou celles du Pont-de-Pierre, tantôt enfin pour une coulisse bouchée, etc., etc.; ça ne cesse pas.

Il y eut un moment, par exemple, où la rue Haldimand était tout particulièrement tourmentée dans son parcours; c'était au point que si vous vous y trouviez au moment du passage des tramways, vous ne saviez plus